

INTRODUCTION



*Il était un petit navire
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué
Il partit pour un long voyage
Sur la mer Mé-Mé-Méditerranée
Au bout de cinq à six semaines,
Les vivres vin-vin-vinrent à manquer
On tira à la courte paille,
Pour savoir qui-qui-qui serait mangé
[...]*

Derrière le ton enjoué de la chanson enfantine se dissimule une réalité troublante : un jeune matelot est désigné par le destin pour apaiser la faim de ses compagnons d'infortune. La providence divine lui sauve toutefois la peau – au sens littéral de l'expression – en offrant opportunément aux marins affamés les ingrédients d'une fricassée de poisson. La culture populaire est ainsi friande d'histoires de mangeurs d'hommes, de cannibales exotiques, de psychopathes aux appétits déviants – et le frisson du dégoût s'y associe souvent à un humour macabre parfaitement assumé. Au-delà de l'intérêt du grand public, le cannibalisme est également un objet d'étude scientifique qui a fait couler beaucoup d'encre au cours des dernières décennies – sans que cela ait un impact sur la fascination naïve et les mythes communs qu'entretient sur cette question la culture occidentale, et ce depuis plusieurs millénaires au moins.

Le Moyen Âge ne fait pas exception à cette règle. Pourtant, on voit rarement apparaître le cannibalisme parmi les stéréotypes négatifs d'une période qui peine à se débarrasser de sa mauvaise réputation. Les historiens médiévistes eux-mêmes, dont je fais partie, ont longtemps conservé leurs distances par rapport à une question difficile à appréhender : ils ont pris l'habitude d'y faire référence, à titre d'anecdote « croustillante », lorsque le contexte l'impose, mais sans s'y attarder davantage. L'accumulation progressive de ces allusions « en passant » ne peut toutefois laisser indifférent : il y a là, de toute évidence, une problématique qui a été injustement ignorée.

Cependant, la légitimité d'une question de recherche n'implique pas que l'on disposera des moyens documentaires nécessaires à sa résolution. Dans le cas du cannibalisme, on pouvait en effet craindre que le désintéret scientifique trouve son origine dans la paucité des sources disponibles. Il n'y aurait dès lors eu matière qu'à des études surtout littéraires, fondées sur l'importance des figures de mangeurs d'hommes dans les contes, romans et autres chansons de geste. Le cannibalisme, toutes périodes confondues, est d'ailleurs un thème à succès dans les recherches littéraires, en particulier dans le monde anglo-saxon¹. Il fallait donc à l'historien prendre son bâton de pèlerin et écumer bibliographie et sources afin de circonscrire l'objet d'étude potentiel. Le résultat dépassa de loin les espérances : non seulement le cannibalisme existe, d'un point de vue documentaire, mais encore est-il présent au cœur de tant de problématiques plus vastes qu'il a bien vite fallu restreindre le champ des investigations. Oubliées, dès lors, les questions littéraires, pour se pencher sur de passionnants dossiers historiques laissés en friche par les quelques pionniers qui avaient pu timidement s'y intéresser.

En tant qu'historien, toutefois, on se sent mal outillé pour affronter une problématique dont il semble *a priori* que d'autres disciplines ont d'ores et déjà dû faire leur chasse gardée. Le cannibalisme étant un marqueur d'exotisme privilégié, l'anthropologie culturelle apparaît comme le lieu naturel de son étude. Mais il s'avère que la complexité du rapport entre l'anthropologie et le cannibalisme est non moins digne d'intérêt que le cannibalisme lui-même. Derrière l'objet de recherche se dissimulent en effet des sensibilités exacerbées, des postures théoriques ou la menace tétanisante du regard ethnocentrique. Les contradictions, les succès et les échecs de l'anthropologie du cannibalisme s'imposent donc bien vite comme une thématique à part entière au sein de la problématique cannibale. L'archéologie, qui travaille

1. Voir à ce propos le programme d'un colloque récent, en avril 2013, à Manchester : « Cannibals: Cannibalism, Consumption and Culture ». L'anthropologie ou la psychanalyse peinent à exister face à la domination des approches littéraires. L'histoire est pour sa part totalement absente. <http://www.hic-dragones.co.uk/cannibals-conference-programme/> (consulté le 13 décembre 2013).

dans d'autres contextes et avec d'autres méthodes, a elle aussi succombé, parfois, à l'attrait des mangeurs d'hommes, espérant identifier leur action en toute objectivité. Il faut là aussi s'interroger sur une curieuse inadéquation entre sources, méthodes et interprétations.

Mais attardons-nous d'abord sur le titre et les cadres de ce livre. « De chair et de sang » : cette expression consacrée rappelle l'inéluctable matérialité de l'Homme. Le cannibalisme, rêvé ou véritable, naît de cette réalité triviale à laquelle les êtres humains n'ont cessé de vouloir échapper. Parler de cannibalisme à propos de l'Antiquité ou du Moyen Âge, cependant, est, d'un certain point de vue, inadéquat : le terme lui-même n'apparaît en effet qu'après cette période de l'Histoire. Si imparfait soit-il, le lexique de la consommation de l'homme par l'homme s'impose toutefois de lui-même, comme je l'expliquerai par la suite. Évoquer alors les « pratiques » du cannibalisme dans un tel cadre peut surprendre : il m'appartiendra donc de démontrer qu'il est bien question ici, entre autres choses, de *pratiques*, même si certaines d'entre elles sont indirectes, métaphoriques ou plus ou moins symboliques. Enfin, confiner une telle étude à une période ou un espace définis avec trop de précision eut été absurde : les mangeurs d'hommes, tels qu'ils apparaissent dans la documentation exploitée dans les pages qui suivent, ont démontré une indifférence certaine face aux découpages chronologiques et géographiques traditionnels. C'est pourquoi le propos touchera, selon les thématiques, tantôt à la période antique, tantôt au Moyen Âge, tantôt à ces deux périodes successivement. Lorsqu'il semblera pertinent d'élargir le propos, il s'étendra également aux périodes moderne et contemporaine. L'espace du cannibale est lui aussi dilaté, c'est pourquoi on s'ouvrira ici à tout le monde méditerranéen, de même qu'à des comparaisons plus distantes, avec l'Extrême-Orient notamment.

Écrire une – petite – histoire du cannibalisme en Occident n'a rien de simple ou d'évident. Il faut accepter de briser une grille de lecture bien établie, qui veut que le cannibale est toujours l'Autre et jamais soi-même. Cela passe par un exercice difficile de définition des termes et des concepts qui entrent en jeu dans l'étude. Le premier chapitre de l'ouvrage traitera ainsi de questions périphériques, eu égard à la nature du propos général, mais essentielles à son intégration dans un champ de réflexions plus large : les définitions, la typologie, l'anthropologie, l'archéologie et enfin l'historiographie, qui situera la présente contribution dans le champ si riche et si déconcertant des publications dédiées au cannibalisme. On s'attardera ainsi sur les délicates questions de méthode qui minent ce domaine de recherche et sont trop souvent ignorées par la littérature. Il s'agit là de préparer le terrain à une lecture pleinement informée de la matière antique et médiévale.

Le deuxième chapitre abordera la diversité des thématiques et des réalités en jeu en adoptant un pluriel de circonstance : « Cannibalismes antiques

et médiévaux ». À l'intersection d'objets aussi variés que *La Chanson des Nibelungen*, des miracles eucharistiques, des massacres de Juifs, des procès de sorcières, des pénitentiels, des recettes médicales, des récits d'émeutes et des méditations sur la destinée des corps ressuscités se situent des consommations de chair, de sang ou de diverses substances dont l'origine est humaine ou supposée telle. Des dossiers neufs, étudiés en profondeur, alterneront ici avec des approches plus synthétiques. Dans le cas de thématiques aussi vastes et/ou bien étudiées que la sorcellerie, l'antijudaïsme ou l'eucharistie, on s'appuiera de préférence sur une sélection de sources pertinentes autorisant la mise en évidence de traits essentiels du cannibalisme tel qu'il apparaît dans ces contextes. La confrontation de ces diverses analyses permet une mise en perspective inédite. Les notions d'ambiguïté, de littéralité, d'identité et d'humanité s'entrechoquent ici pour révéler l'étrangeté fondamentale du cannibalisme et sa capacité à endosser des costumes en apparence antithétiques – celui de l'ange et celui du démon, celui du bienfaisant et celui du malfaisant.

Le chapitre suivant introduira une dimension majeure de la problématique : le cannibalisme de survie. Le pauvre matelot de la chanson s'en sort mieux, à en croire la documentation, que nombre de victimes de la faim, devenues victimes des affamés. Il s'agira là, dans un premier temps, d'établir un cadre théorique pour l'interprétation des nombreux récits de crises de subsistance qui sont parvenus jusqu'à nous. La dynamique des famines et disettes sera ainsi abordée, de même que celle de la rumeur, corollaire inéluctable de situations d'angoisse à grande échelle. L'Antiquité se verra dédier de longues pages, afin d'appréhender comment les auteurs grecs et latins anciens représentaient l'ultime recours alimentaire des désespérés. La confrontation de ces données à celles issues de la tradition chrétienne se révélera d'un grand intérêt. À cette fin, la tradition des commentaires bibliques sera interrogée, de même que la fortune littéraire de la figure de la mère anthropophage. L'élément iconographique ne sera bien sûr pas oublié.

Le quatrième chapitre mettra en œuvre l'ensemble de ces acquis afin de proposer une lecture neuve et critique du riche corpus d'attestations du cannibalisme de survie dans les sources narratives médiévales. Une présentation essentiellement thématique permettra de mettre en valeur plusieurs tendances fortes de cette documentation : le ton apocalyptique, le poids des rumeurs, l'instrumentalisation des récits et des motifs, la variété des motifs stéréotypés, etc. On verra comment les réalités du quotidien des affamés peinent à s'imposer derrière l'imaginaire, les représentations, les peurs et les fantasmes des chroniqueurs. On produira, de cette manière, une étude consécutive dédiée au vécu et à la représentation des stratégies de survie mises en œuvre lors de graves crises de subsistance, toutes périodes confondues.

Le chapitre final fera intervenir les mangeurs d'hommes du bout du monde, en accordant une place importante à l'iconographie. Loin de ne faire irruption dans l'ethnographie occidentale qu'au XVI^e siècle, ces cannibales jouent un rôle majeur dans l'imaginaire géographique dès la plus haute Antiquité. Le Moyen Âge hérite ici d'une tradition bien établie : c'est pourquoi il faudra d'abord s'attarder sur les modèles anciens, Homère et Hérodote principalement. La suite du parcours sera chronologique et souvent narrative, de manière à mettre en évidence l'émergence de tensions entre transmission d'une tradition à peine adaptée et nécessaire intégration de nouvelles connaissances. Les hommes monstrueux des marges du monde côtoient ainsi, dans ces pages, les peuples légendaires de Gog et Magog ou les cavaliers mongols. On ne cherche pas ici l'exhaustivité : le but est avant tout d'identifier les jalons marquants d'une piste, largement ignorée par la littérature scientifique, dont les bifurcations mènent à Christophe Colomb et ses successeurs. Jean de Mandeville joue là un rôle essentiel : son œuvre influence marque la « popularisation », à la fin du Moyen Âge, de la figure du mangeur d'hommes telle qu'on se la représente encore aujourd'hui en Occident.

Le cannibalisme ne laisse aucune culture indifférente : quand il n'est pas pratiqué, il est explicitement rejeté ou est au moins pensé. La culture occidentale, qui nous occupe ici, adopte une attitude de répulsion à l'égard de la consommation du même. Il n'est pas nécessaire de disposer de connaissances littéraires ou cinématographiques considérables, toutefois, pour réaliser que ce rejet est ambivalent : la dévoration de l'homme par l'homme est un thème souvent repris et qui, au-delà de la séduction du frisson d'horreur, s'avère aussi curieusement propice à la dérision. Au-delà des arts et de la littérature, hélas, peu ont voulu aborder la question sous l'angle historique. Et plus que toute autre période, le Moyen Âge a, de ce point de vue, été négligé. Il y a là, en soi, une justification suffisante à la présente recherche : comment comprendre que l'un des plus puissants tabous de la culture occidentale soit si méconnu ? J'espère dès lors combler en partie cette lacune en proposant un panorama cohérent des visages multiples – et souvent inattendus – du cannibalisme dans l'Occident antique et médiéval.